

t-elle dans un dernier baiser, tu n'as pas un seul appui sur terre ; mais là-haut Dieu est bon. Mon Dieu ! viens au secours de mon enfant.

— Avec ce cri d'amour, avec cette suprême prière, sa vie s'exhala ; ses bras s'ouvrirent et ses lèvres restèrent immobiles sur le front de son fils. Il y eut un instant de silence solennel. Lord et lady Cowan fléchirent le genou près du lit de leur victime, au bout de quelques minutes lord Cowan se releva et me dit :

— Eloignez cet enfant de la chambre et suivez-moi, docteur, je vous expliquerai mes intentions à son égard.

— Je m'approchai de William, et, sans lui dire une parole, j'essayai de l'emmener hors de la chambre.

— Ma mère ! Ma mère ! s'écria l'enfant.

— Je fus tellement surpris et une si vive émotion s'empara de moi, que je laissai de nouveau l'enfant se jeter sur le corps de sa mère.

— William, mon cher William, lui dis-je, pourquoi pleures-tu, mon cher enfant.

— Ma mère est morte, puis répétant les paroles d'Eva il continua : Je me meurs, mon fils ; ton père est mort ; tu es seul sur la terre ! Il faut prier le Seigneur.

— J'appuyai doucement ma main sur l'épaule de l'enfant, il s'agenouilla, joignit tout seul ses petites mains tremblantes et levant vers le ciel un regard plein de vie :

— Mon Dieu ! ayez pitié de moi ! murmura-t-il.

— Je me penchai vers Eva, je pris sa main glacée :

— O mère ! mère, qui as tant souffert, m'écriai-je, entends-tu ton enfant ? Sois heureuse ! ton fils est sauvé ! Pauvre femme qui as tant pleuré !.....

— Que vous dirai-je, mesdames, fit le docteur en terminant, William retrouva la raison et partit avec lord Cowan. Plus tard, réintégré dans ses droits, il fut l'unique héritier des biens de sa famille.

UNE JEUNE FEMME.

CAUSERIE.

Le petit village de St. *** coquettement bâti sur les bords du fleuve, peut passer, à coup sûr, pour un de nos beaux villages canadiens. Ses jolies maisons blanches s'étagent gracieusement sur la pente douce de la rive, le clocher de son église, tout pimpant neuf, s'élance hardiment vers la nue et son collègue, qui compte bien trente écoliers, a un air tout-à-fait imposant. La rue, il n'y en a qu'une, sert aussi de boulevard à la haute noblesse de l'endroit et le petit gamin, pieds nus, y coudoie fraternellement le fils du notaire ou la demoiselle du docteur.

Il y a une trentaine d'années, le village n'était pas bien gros : à peine une dizaine de maisons, un magasin et une hôtellerie. C'était le bon temps, alors, pour le marchand et l'hôtelier, pas de concurrence ! Or, il y a trente ans, à peu près, par un beau soir d'été, une voiture toute couverte de poussière s'arrêtait devant l'hôtel du Peuple. Au moment même où l'occupant de la voiture sautait lestement à terre, le père Jean, l'hôtelier, attiré par cette nouveauté, l'arrivée d'un voyageur, faisait son apparition sur le seuil de son établissement.

— Comment appelle-t-on ce village ? demanda le nouveau venu.

— St. ***, monsieur.

— Et à combien suis-je de B*** ?

— Quatre bonnes lieues.

— Merci. Faites mener mon cheval à l'écurie et qu'il ne manque de rien. Pouvez-vous me donner le vivre et le couvert ?

— Plaît-il ?

— Je vous demande un bon souper et un bon lit.

— Mais certainement. Entrez monsieur. Hé Joseph prends soin du cheval... holà Catherine, du feu dans le poêle... toi, la Jeannette, va tordre le cou à un poulet..... et dépêchons-nous !..... si vous saviez comme c'est lent tout ce monde !.....

— Je puis attendre. Veuillez me montrer ma chambre que je me débarrasse de la poussière de la route.

Le père Jean se rendit au désir de l'arrivant. Pendant ce temps, le repas se préparait. Le voyageur, en descendant, trouva la table mise.

— Je m'appelle monsieur de Loubenois, quel est votre nom ? demanda l'inconnu au père Jean.

— Jean Prud'homme.

— Eh bien, monsieur Jean, si vous n'avez pas encore soupé, je vous invite !

— Vous m'honorez, monsieur, et j'accepte.

Le voyageur avait fort bonne mine. Grand et bien pris, paraissant à peine quarante ans, tout en lui dénonçait le gentilhomme. Le père Jean était bien intrigué.

— Monsieur vient de loin ?

— Oui, de fort loin.

— Des États ?

— Des États d'abord, mais de plus loin ensuite.

— Monsieur vient peut-être des vieux pays ?

— Oui, monsieur Jean.

— De la France, sans doute ?

— De Paris.

— De Paris !... Vraiment ?... Si monsieur voulait me permettre de lui serrer la main, ça me ferait bien plaisir, je les aime tant les Français !

— Vous êtes un brave cœur, monsieur Jean et je suis heureux de rencontrer un homme comme vous.

— Appelez moi père Jean, comme tout le monde. Monsieur de Loubenois... mais j'y pense, j'ai dans ma cave deux bouteilles de claret, du vrai de chez vous. Il y a dix ans qu'elles dorment en bas..... qu'est-ce que vous voulez que nous fassions de ça, nous autres ? Je veux vous en offrir une ce soir, l'autre sera pour demain quand vous partirez.

— Va pour le claret après la poignée de main ! — Monsieur de Loubenois était tout ému par ce chaleureux accueil ; il y avait longtemps qu'il n'avait rencontré un tel empressement de la part d'un hôtelier. Aussi le repas fini, il retint le père Jean auprès de lui, se fit donner des détails sur le village, sur le caractère des gens, leur condition de fortune, le genre de commerce. Jean ne se faisait pas tirer l'oreille, disait que St. *** était un village d'avenir, que les gens étaient tous affables, que le notaire était le plus charmant des hommes, que le docteur avait de la science à en revendre et qu'enfin il y avait beaucoup d'argent à gagner pour celui qui, ayant un petit capital, voudrait acheter du bois pour le vendre à Montréal.

Il était bien tard quand les deux causeurs se séparèrent.

Le lendemain, après le déjeuner, Jean demanda à M. de Loubenois :

— Faut-il faire préparer votre voiture ?

— Pourquoi, père Jean, vous avez donc bien hâte de me donner la seconde bouteille ?

— Non, non, monsieur de Loubenois, mais je croyais que ce matin vous deviez continuer votre route vers B*** pour de là gagner Montréal.

— C'est effectivement ce que je vous avais

dit hier, mais j'ai changé d'idée. Vous m'avez fait un tableau si attrayant de votre village que je reste. Jo ferai connaissance avec le notaire et le docteur et comme j'ai un peu d'argent, je suivrai votre avis et achèterai du bois pour aller le vendre à la ville. Si je réussis vous aurez votre part sur les profits pour vous récompenser de votre bon conseil.

— Ah ! pour le coup, nous allons dénicher la seconde bouteille, et j'y goûterai, ma foi ! — C'est ainsi que M. de Loubenois resta à St. *** Le nouvel arrivant fut reçu avec empressement par les braves gens de l'endroit. Les renseignements fournis par le père Jean se trouvaient être vrais. Tout le monde était affable. Le notaire, surtout, se lia avec notre parisien et apprit de lui son histoire. Maire d'un arrondissement de Paris, M. de Loubenois avait eu le malheur de perdre presque toute sa fortune dans des spéculations malheureuses et des procès. Désolé d'avoir ruiné sa famille par ses pertes il s'était expatrié et venait essayer de regagner l'argent perdu à l'aide du peu qu'il avait pu sauver du naufrage.

Il se mit à l'œuvre courageusement.

D'une probité qui plût à tous, rond en affaires, il sut se créer de suite des relations commerciales avantageuses. Ses opérations sur le bois furent couronnées de succès ; la première année accusa un bénéfice de plusieurs milliers de piastres.

Le docteur, qui était aussi son grand ami lui disait souvent :

— Ne travaillez pas tant, le climat est dur, vous allez vous tuer à la peine.

— Qu'importe, répondait notre commerçant, il faut que je rembourse cet argent que j'ai si follement perdu.

Pendant quatre ans, tout marcha pour le mieux ; les bénéfices réalisés s'accumulaient. M. de Loubenois, quoique faisant beaucoup de bien aux pauvres, se montrait d'une économie exemplaire. C'était l'homme des bons exemples.

Au commencement de la cinquième année, un soir qu'il était en compagnie du notaire et du docteur, ses deux fidèles, il leur dit :

— A la fin de cette année, j'aurai ramassé le montant que j'ai perdu à Paris. Tout a réussi au gré de mes désirs ; dans un an j'irai remettre cet argent moi-même et je reviendrai vous trouver car j'aime votre Canada !

Le docteur penchait la tête. Depuis deux ou trois mois son ami, si plein d'espoir toussait et se plaignait de vagues douleurs dans la poitrine.

Six mois se passèrent, les économies s'arrondirent encore, mais la toux empirait.

— Cher ambitieux, disait le docteur, réalisez votre avoir et retournez en France : nous ne nous verrons plus, c'est vrai, mais peut-être le changement du climat pourra-t-il arrêter le progrès de la maladie.....

— Docteur, il ne me manque plus que mille piastres..... accordez-moi encore trois mois ?

Enfin, il fallut s'arrêter ; le pauvre malade, pâle, haletant, les joues creuses, les yeux brillants ne pouvaient plus se tenir debout. Il était trop tard pour rentrer en France.

Assis dans son fauteuil, il repassait tous ses comptes, établissait son avoir et calculait qu'avec le prix de vente de sa maison il posséderait un peu plus que la somme qu'il était venu gagner !

— Notaire, disait-il, notaire ! vous connaissez toutes mes affaires..... mon testament est dans ce tiroir, tout se passera bien,

Le dernier jour arriva. Couché sur un canapé, le malade tenait sa montre à la main. Elle marquait onze heures.